

etãdab

ÉTENDARD

CAHIER SPÉCIAL CONSACRÉ À NOTRE BIEN-AIMÉ,
PROLIFIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE CAMARADE :
CHARLES-WILLIAM BRIÈRE GAUDET - CWBG POUR LES INTIMES.

CHARLES-WILLIAM BRIÈRE-GAUDET, HEURE DE POINTE.

J'aurais préféré détester écrire. Ça peut sonner dramatique formulé comme ça, sur la couverture d'une revue avec des mots dedans, mais c'est la vérité. Écrire fait chier. Écrire c'est passer beaucoup trop de temps à réfléchir à des mots que personne ne va lire à part ta mère, ton père (parce qu'ils y sont obligés) et cet étudiant étrange qui porte le béret sous prétexte qu'il « a des opinions ». Écrire c'est douter. Écrire c'est aller gratter les bobos qui ne veulent pas être grattés en leur jetant des chaudières de sel à n'en plus finir. Écrire c'est s'arrêter en plein milieu d'une phrase

et se demander, les yeux tournés vers le plafond : « C'est pas un peu cliché de parler d'écriture sur la couverture d'une revue avec des mots dedans ? » La réponse est oui, ça l'est. Mais si ça te dérange, t'as juste à écrire ta propre revue.

Écrire c'est égoïste et prétentieux. C'est vrai, pourquoi voudrait-on te lire toi plutôt que cette femme qui se prend pour une lampe les jeudis après-midi ? J'aurais au moins une douzaine de bonnes questions à lui poser à celle-là, du genre « Est-ce qu'elle marche à pile ou à l'électricité ? »

ou « Est-ce qu'elle se change en candélabre les samedis soirs quand elle se sent un peu plus funky ? », et je suis certain qu'elle ne faillirait pas à me surprendre. Écrire c'est se remettre en question à chaque point, à chaque majuscule, à chaque point-virgule (surtout le point-virgule). À bien y penser, je suis qui moi, pas-Jésus, pour décider de ce qu'est ou n'est pas écrire ? Oublie tout ce que tu viens de lire, j'ai changé d'avis.

Bonne lecture.

L'ÉQUIPE DE RÉDACTION

LES ÉTUDIANT(E)S

ÉDITEURS EN CHEF

Colin Bruneau-Sauvé
Mélyna Lorrain

COMITÉ DE RÉDACTION

Charles-William Brière-Gaudet
Colin Bruneau-Sauvé

Edward Bisson
Erick Santiago Chiappe Reyes
Ève-Marie Cyr
Jean-Lionel Lapierre
Loïc Hosson
Malorie Péloquin
Mélyna Lorrain

LES PROFESSEUR(E)S

Alexis Vaillancourt-Chartrand
François Guénette
Marie-Ève Dubé

CORRECTION

Alexis Vaillancourt-Chartrand

SOUTIEN

Département d'arts visuels

L'ÉQUIPE DE CRÉATION

LES ARTISTES

Charles-William Brière-Gaudet
Élora Perron
Ève-Lynn Lemmetti
Jean-Lionel Lapierre

L'AUTEUR

Charles-William Brière-Gaudet

MISE EN PAGE ET GRAPHISME

Émélie Charette-Paquette

SOUTIEN POUR LE LANCEMENT

Club papilles

NOS PARTENAIRES



Nous tenons à remercier particulièrement l'AGES sans qui cette revue ne pourrait exister de manière si flamboyante!



NOUS JOINDRE

etãdaB
ÉTENDARD

CÉGEP DE SAINT-JÉRÔME

455, rue Fournier
Bureau G-358
Saint-Jérôme, (Québec), J7Z 4V2
etadar@cstj.qc.ca
etadar.com

TABLE DES MATIÈRES

LE PARADIS BLOOM	3
DE L'ENCRE SUR LA TOILE	5
LES DEUX WAYDE THOMAS	8
LA MAISON DE JANVIER	11
ANNE ?	18

APPEL DE TEXTES ET D'ŒUVRES

SOUMETS TES CRÉATIONS À

Étendard - La revue artistique et littéraire des étudiants du Cégep de Saint-Jérôme

APPEL DE TEXTES

Nouvelles, poèmes, contes, critiques...

POUR SOUMETTRE UN TEXTE

Le faire parvenir à l'adresse suivante
etadar@cstj.qc.ca (maximum de 5 pages)

APPEL D'ŒUVRES

Œuvres pour les textes, photos, dessins, bandes dessinées.

POUR SOUMETTRE UNE ŒUVRE

Apporter l'original au département de français (bureau G-358).

Pour des photos, faire parvenir le fichier par courriel (300dpi).

- IMPORTANT -

Il est possible de publier votre création sous un pseudonyme.

Ce cahier spécial de la revue Étendard a pour objectif de mettre en valeur le travail d'un de nos auteurs les plus prolifique et apprécié. Charles-William a, en effet, conquis le cœur du comité de rédaction à chacune de ses propositions littéraires et artistiques au point qu'il s'est dit, le comité, que notre camarade méritait bien d'occuper, à lui tout seul, un des versants de la revue. Voici donc un jeune artiste et auteur dont vous pourrez vous vanter plus tard d'avoir lu les premières publications.

LE PARADIS BLOOM

PAR CHARLES-WILLIAM BRIÈRE-GAUDET

Cette chanson me fait penser à nous.

Tu sais de quelle chanson il s'agit. On l'écoutait en boucle dans l'auto. Les haut-parleurs la crachaient à pleins poumons et on en absorbait chaque note. On respirait son essence. On se diluait dans sa mélodie. Les fenêtres grandes ouvertes, on se remplissait la tête d'échos et de néons électriques. On parcourait les rues endormies, seuls, sans destination. Il n'y avait que toi et moi et la musique qui saturait l'air. On vivait ensemble, indifférents aux lumières de la ville qui défilaient en filaments criards. La nuit bavait des fleuves d'étincelles auxquels on s'abreuvait sans réfléchir à quoi que ce soit d'autre. J'avais le volant entre les mains, les doigts agrippés au cuir humide. Tes mèches s'échappaient par la fenêtre et maquillaient la nuit de gravures indélébiles.

On brûlait les feux rouges. On retenait notre souffle dans les courbes. On s'imaginait voler sur les ponts qui enjambaient l'autoroute. Les voitures au loin ne se résumaient qu'à de minuscules témoins lumineux. Témoins de notre passage, témoins de notre course. On criait. On grondait. On s'appropriait la nuit.

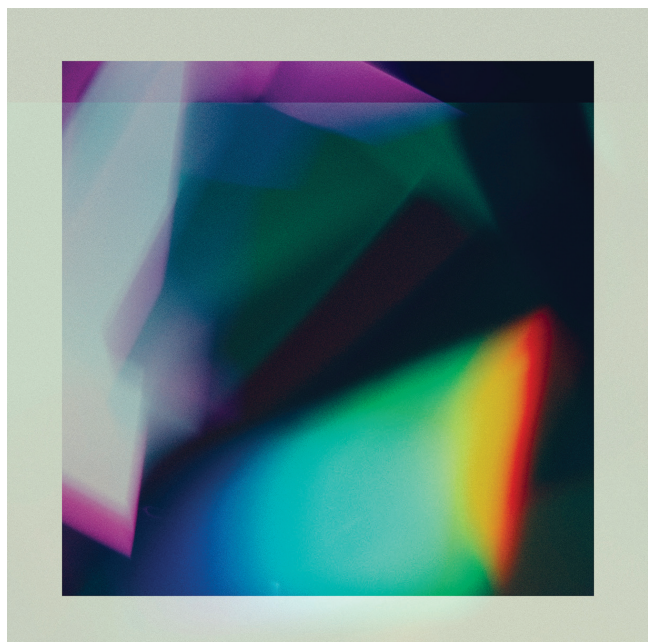
Les reflets du centre-ville grandissaient à l'horizon. On en attrapait des bribes à la volée. Leur goût tapissait nos langues. On s'en approchait au rythme de la musique. Battements frénétiques. Silhouettes aux angles euphoriques.

Là-bas, les trottoirs se décoraient de visages nouveaux, de visages qui ressemblaient au mien. Dans leurs yeux inconnus, j'ai rencontré un regard familier. Un regard à partir duquel j'ai retracé une histoire semblable à la mienne. Les ampoules suspendues au-dessus de nos têtes éclataient dans notre sillage. Les couleurs fusaient à gauche et à droite en fibres ondulées avant de s'éteindre dans l'angle-mort. Le pavé défilait, les corps se fusionnaient, les vitrines se peignaient

de rêves éveillés. On était en sécurité. L'un avec l'autre. On resterait dans cette voiture pour la vie. On roulerait à l'infini, sans jamais s'arrêter. On carburerait aux vibrations éternelles de la musique, aux vibrations rugissantes de notre voix unique. La nuit nous imprégnait de ses drapés étoilés tandis qu'on laissait nos empreintes aux quatre coins de la ville.

La chaleur de l'été étouffait nos ennuis. On se camouflait dans ses vapeurs nocturnes. On se lovait contre le cri de notre fuite. Nos problèmes avaient peine à nous suivre. On prenait goût à les voir rétrécir dans le rétroviseur en rumeurs pâles et lointaines. La réalité avait enfilé un masque de paillettes et d'artifices. Un masque dont il était impossible de se lasser.

On roulait en tandem. Sans mémoire. Sans dessein. Tout ce qui importait à ce moment-là, c'était de ne jamais ouvrir les yeux.



CHARLES-WILLIAM BRIÈRE-GAUDET. TRIANGLE III.

DE L'ENCRE SUR LA TOILE

PAR CHARLES-WILLIAM BRIÈRE-GAUDET

Si vous demandiez aux invités ce qu'il s'est produit cette soirée-là, vous obtiendriez sans doute un tas de versions différentes. Ma version est celle qui est vraie. Je ne tenterai pas de vous convaincre de ma franchise; je ne perdrai pas mon temps avec des conneries de la sorte.

À vous de juger.

Nous étions conviés à la galerie d'art à 19h00, donc je suis arrivé aux alentours de 20h30. Inutile de préciser qu'à cette heure-là, les invités baignaient déjà dans le champagne et se remplissaient la panse de hors-d'œuvre qui goûtent la bouche de chat. Je suis venu seul, incapable de traîner quelqu'un d'autre avec moi à une soirée où on a plus le goût de se balancer par la fenêtre que de danser. Ce n'est pas que je n'apprécie pas l'art, c'est juste que je n'apprécie pas cet art-là. (Mais de quel art s'agit-il ? Nous mourrons d'envie de le savoir. Je vous comprends, croyez-moi. Ça s'en vient.) J'ai conversé avec les gens présents. De grands connaisseurs m'abordaient avec des questions du genre : « Distinguez-vous les myriades de sens dissimulées par-delà le voile à la fois cathartique et poétique de cette toile, toile réalisée par cet artiste indépendant et blablabla ? » Et moi, je répliquais : « Mon cher, est-ce une bouche que vous avez là ou bien un simple trou qui chlingue ? » (Bon, j'avoue que je paraphrase ; ce n'est pas mot pour mot ce que je répondais. Mais l'intention était là, et c'est l'intention qui compte, non ?)

Bref, il était question d'échanges banals qui servaient plus à passer le temps qu'autre chose. Je n'écoutais pas vraiment ce qu'on me racontait. J'essayais plutôt de dissimuler mes redoutables bâillements qui m'auraient déformé la figure. Je n'étais peut-être pas chaud à l'idée de passer la soirée à la galerie, mais je ne voulais pas non plus que les invités me prennent pour un inculte qui ne peut apprécier l'art. Alors, c'est la tête ailleurs que j'ai déambulé de toile en toile, feignant admirer des œuvres qui, à mon avis, n'avaient ni queue ni tête. (Mais l'illogique, l'insensé, l'abstrait, c'est une forme d'art ! vous me direz. Eh bien, pas dans mon dictionnaire.) Les peintures se ressemblaient entre elles; les textures, les formes, les couleurs se répétaient comme si le concept de plagiat avait échappé aux artistes. Les serveurs qui grouillaient d'invité en invité venaient me voir de temps à autres et m'arrachaient à mon ennui. Je sursautais à leur arrivée impromptue et ça les faisait rire. Je refusais l'alcool ou les canapés de merde qu'ils me proposaient, puis ils reprenaient leur chemin et je faisais de même. Je sentais parfois quelques regards se tourner vers moi. J'avais la folle envie de me tourner vers eux et de me lancer dans une gigue décadente pour m'offrir le plaisir d'assister à leurs pauvres airs hébétés, mais je me suis retenu. Je ne souhaitais pas faire une bête de foire de moi-même, évidemment, alors la gigue décadente, on oubliait ça.



ÈVE-LYNN LEMMETTI, *UTOPIE*.

C'est alors que je considérais lever les voiles, fatigué de feindre l'extase devant tant de faux talent, que la soirée a pris une tournure, disons, insoupçonnée. (Roulements de tambours. Votre excitation est palpable. Je la sens jusqu'ici.) Au bout d'un couloir à peine éclairé, une toile a attiré mon regard. Un néon blanc lançait sur elle son faisceau clair. La lumière m'a agrippé par les épaules et m'a traîné jusqu'au fond du passage. Je suis resté

planté là pendant une dizaine de minutes, je dirais — j'avais perdu la notion du temps, alors « une dizaine de minutes » peut aussi bien signifier quarante-trois secondes ou cinquante-douze jours. (Juste pour être franc. Comme je vous l'ai dit, ma version est la vraie.) Une voix m'a tout à coup chassé de mon état fabuleux. J'ai pris deux ou trois pas de recul, puis un homme est apparu, sa silhouette indistincte dans l'ombre. Il s'est

avancé et m'a adressé la parole. (Je ne peux pas vous dire ce qu'il m'a dit. Il m'a fait promettre de ne rien répéter à personne. Chiant, non ?) Il s'est tu après un moment et il m'a observé, muet. J'ai décidé de me balancer sur mes pieds dans l'espoir qu'une légère distraction me fasse oublier à quel point cette affaire empestait l'agression à l'arme blanche. (Indice : ça n'a pas fonctionné.) J'allais partir lorsqu'une drôle de sensation s'en est prise à mon ventre — le genre de sensation qu'on a avant de vomir. Je me suis mis à rebrousser chemin, un haut-le-cœur enroulé après la lulette. L'autre gars s'est tenu immobile devant sa toile, une main plaquée contre son estomac et la figure crispée. Des coulisses obscures se sont mises à dégouliner le long de sa peinture en gros traits sinueux. (*What the fuck ?* Je sais. J'étais là et je ne comprenais pas plus.) L'homme s'est retourné vers son œuvre et s'est jeté devant elle à genoux. Un peu théâtral à mon goût, mais je n'avais pas le temps de juger à ce moment-là.

En quittant le couloir, c'est là que j'ai baissé les yeux vers mes mains. Elles avaient viré au bleu. Un bleu marine, opaque, sombre. (Double *What the fuck ?*)

Je me suis lancé à travers la foule, crachant et pantelant. Des jets d'encre aspergeaient les habits des invités qui déguerpissaient ensuite en courant. Je me foutais de ce qu'ils pouvaient bien penser. Tout ce que je voulais à présent, c'était de foutre le camp de la galerie au plus vite.

Je n'ai jamais atteint la sortie.

D'après ce que j'ai entendu, je me suis effondré à mi-chemin et je ne me suis plus jamais relevé. (C'est ce qu'on m'a dit. Encore là, on ne peut faire confiance à personne qui était là ce soir-là. À part moi, bien sûr.) L'ambulance est venue me repêcher et on m'a branché à des tubes à l'hôpital. Une infirmière m'a rendu visite le deuxième jour. D'un air détaché (dégoûté ?), elle m'a annoncé qu'il n'y avait aucun traitement pour ce que j'avais et que je devrais vivre avec le diagnostic. Pas pour longtemps, a-t-elle gentiment pris soin d'ajouter. (Cool, cool.) Mes parents ont refusé de venir me voir et j'ai perdu tout contact avec eux depuis. (Très étrange, si vous voulez mon avis, car j'ai toujours leur mélangeur et leur vieux futon capitonné. C'est qui le gagnant dans tout ça, hein ?)

J'ai longtemps cru que j'étais le seul atteint par la Maladie de l'Encre Maline des Galeries d'Art (nom donné par moi-même), mais non, apparemment, il y en a d'autres. On va probablement nous serrer dans un enclos et attendre qu'on finisse par crever.

C'est pas si mal comme mort. C'est vrai, je ne blague pas. Je fais même l'effort, à chaque jour, de me rappeler qu'une fois dans l'enclos, je serai enfermé avec des gens comme moi — des gens qui comprendront.

(À bien y penser, ça ne me rassure pas tant que ça. Mais bon, j'ai juste à faire semblant; ce n'est pas comme si j'ignorais comment faire.)

LES DEUX WAYDE THOMAS

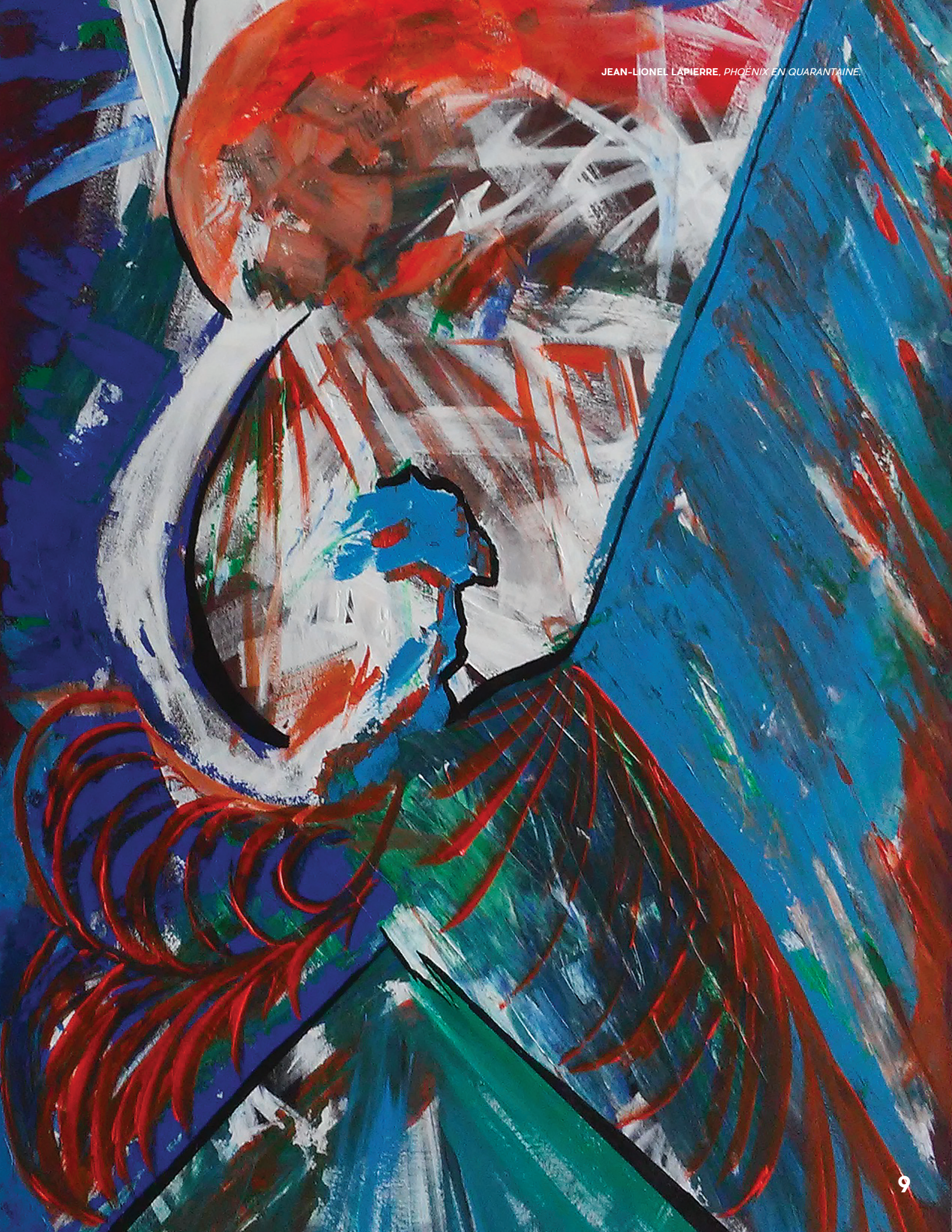
PAR CHARLES-WILLIAM BRIÈRE-GAUDET

La camionnette vrombit à travers la ville. Les trottoirs, semés de piétons en sueur, défilent à vive allure de l'autre côté de la vitre. Muet et blême, Wayde demeure immobile sur son siège, les doigts agrippés à sa ceinture. On l'attendait à son arrivée à l'aéroport. On lui a demandé de troquer son habit de travail pour de vieux vêtements amples et un chapeau de feutre. On lui a pris sa mallette puis on l'a invité à grimper dans une camionnette noire. Il n'a pas posé de question. La chaleur agressive lui a écorché la gorge.

À l'intérieur du véhicule, une femme l'a salué poliment. Wayde a hoché la tête en guise de réponse. D'une voix semblable à celle de Lauren Bacall, la femme lui a balancé une vague d'informations impossibles à retenir. Wayde acquiesçait d'un air qu'il espérait assuré. Sa nouvelle chemise lui éraflait la peau et son chapeau faisait de sa tête une fournaise. La femme lui a tendu une arme à feu. Wayde l'a récupérée gauchement, manquant de près de l'échapper. « Trouvez le pancake et éliminez-le. Suivez le lapin vert », lui a confié la femme avant de se taire pour le reste du voyage.

Les freins hurlent. Wayde se crispe. La portière roule sur ses gonds. La clarté ardente brûle l'intérieur de la camionnette. Wayde descend du véhicule d'un pas chancelant, se couvrant les yeux contre l'éclat du soleil. La portière gronde à nouveau, puis la camionnette repart dans un crissement de pneus. La route s'étire à perte de vue, avalée par les montagnes aux sommets acérés. Le sol sablonneux expose ses entrailles en arbustes rachitiques et desséchés. Wayde pivote sur ses talons. Un vieux motel l'attend en bordure de la route. Il est sale, beige, repoussant. Lentement, Wayde franchit l'allée jusqu'à l'entrée. Son reflet s'esquisse dans la porte vitrée. Il peine à se reconnaître. La chemise déboutonnée. Les bottes de cuir. Le chapeau usé. Rien ne lui ressemble.

Le minuscule comptoir de la réception est vacant. Wayde jongle avec l'idée de rebrousser chemin lorsqu'un élément de la tapisserie attire son œil. Le lapin vert. Imprimé sur le vieux papier peint du couloir. Sur ses gardes, Wayde parcourt le corridor, la frousse sur les talons. Un silence dense pèse sur l'endroit.



Le passage empeste la moisissure. Wayde refoule un haut-le-cœur. Le tapis étouffe le bruit de ses pas. La porte au bout du couloir est entrouverte. Wayde l'écarte d'une main tremblante. La chambre est en pagaille. Des vêtements jonchent le sol. Une mallette traîne sur le lit. Un homme se tient dans un coin de la pièce, un pancake coincé entre les dents. Wayde cligne des yeux. Encore et encore.

Les cheveux. La bouche. Le nez. L'étranger lui est identique. En tout point. « Qui êtes-vous ? » lance-t-il d'un air qui se veut menaçant. « J'suis Wayde Thomas. Toi, t'es qui ? » lui crache l'inconnu. Wayde vacille sur ses talons. Il dégaine son fusil. L'étranger l'imité. Wayde retient son souffle.

Un coup de feu. Un bruit sourd. Un corps s'écrase par terre.

Le crépuscule peint le ciel de reflets écarlates. Wayde s'arrête au bord de la route, la mallette dans une main, la moitié d'un pancake dans l'autre. Il bombe le torse, hausse le menton.

Wayde croque dans le pancake.



CHARLES-WILLIAM BRIÈRE-GAUDET, *BENJAMIN*.

LA MAISON DE JANVIER

PAR CHARLES-WILLIAM BRIÈRE-GAUDET

*Insoluble Januarius, il ne peut y avoir de prochaine
fois sans foi - Armonij*

Lytta est assise au centre de la chambre rose, drapée d'un voile immaculé. Sous le tissu blanc s'esquissent les tracés de sa silhouette; le périmètre de son crâne légèrement incliné sur le côté, la fine arcade de son nez, le contour délicat de ses épaules et de ses genoux joints, le relief à peine visible de ses doigts osseux déposés sur ses cuisses. L'ampoule au plafond laisse couler sur elle son phare cristallin, donnant naissance ici et là, entre les plis du tissu, à de minces ombres liquides. Son mutisme habite la chambre rose, gorge l'air de son omniscience tranquille.

Janvier, agenouillé devant elle, embrasse le sol de son front. Il est immobile, les bras allongés de chaque côté de son corps, paumes vers le ciel. Une couronne de fleurs blanches repose par terre, entre Lytta et lui. Son veston écarlate le détache de la pâleur du plancher. Le ciment lui glace la peau. Janvier se redresse. La pièce danse autour de lui. Il cligne des yeux, le temps de retrouver son équilibre. Son fard à paupières, d'un

bleu nuit métallique, chatoie sous l'éclairage diffus. Son visage émacié, cireux, retrouve peu à peu un teint agréable. Son regard se pose sur la couronne de fleurs. Il la saisit du bout des doigts, comme s'il craignait de l'abîmer. Il jette un œil à Lytta et hésite, une fleur pincée entre le pouce et l'index. Le pétale est doux, pareil à un baume au contact d'une blessure. Les murs de la chambre rose en sont recouverts, de blessures, celles-ci cicatrisées. Elles y ont été laissées par le temps, grandissant un peu plus à chaque jour en un labyrinthe intriqué de souvenirs.

Janvier se lève, prenant appui sur son genou. Il se penche vers l'avant et tend le bras. La blancheur du voile l'éblouit. La couronne tressaille dans sa main. Son souffle le fuit. Il pince les lèvres, laisse ses narines filtrer l'air de la cave. Les pétales effleurent d'abord le crâne de Lytta, puis Janvier lâche prise. D'un seul coup. Il recule d'un pas, porte un poing livide à sa bouche.

La couronne de fleurs tient un peu de travers, mais c'est suffisant pour décrocher un sourire à Janvier. Ses pommettes s'empourprent. Lytta est là. Avec lui. Et elle porte la couronne de fleurs blanches qu'il a confectionnée pour elle. Un nuage duveteux lui gonfle le cœur. Ses pulsations se mêlent à celles de Lytta en une berceuse symbiotique. Une gamme aux notes nouvelles, nettoyées.

Janvier baisse le menton et quitte la chambre rose.

j'ai réveillé Lytta aujourd'hui je lui ai offert ma création je la nourrirai de fruits du jardin pommes poires grenades je ne goûterai pas aux fruits

Janvier couche les mots sur le parchemin du bout de sa plume, penché au-dessus du pupitre sous la fenêtre. Il trace les lettres d'une main minutieuse. Chaque trait est réfléchi, chaque courbe calculée. Les mots gravitent dans sa tête, là, en suspens dans le néant. Janvier les attrape un à un pour en garnir les pages de son journal. Il relève le menton en déposant la plume entre la lampe de table et l'encrier. Son index se rend machinalement à l'estafilade au coin du tiroir. Le bois est rugueux sous son ongle, familier. La nuit masque la fenêtre d'un rideau opaque. Le reflet de Janvier s'y calque, découpé par le halo jaune de la lampe. Il s'adosse à la chaise en se massant le torse. Son visage se crispe en une grimace. Il retire sa main et la laisse tomber mollement sur l'accoudoir.

Un bruit.

Un bruit bref, à peine audible. Comme une gouttelette d'eau s'écrasant au fond du lavabo, mais plus sourd, plus épais. Janvier se dresse sur ses pieds. Le son se répète. Il provient d'en bas, du rez-de-chaussée. Un silence s'éternise. Puis le bruit résonne à nouveau. Janvier traverse la chambre à coucher, bifurque à gauche dans le couloir puis dévale l'escalier. Il s'immobilise au pied des marches, une main accrochée à la rampe. Il patiente. Inspire. Reconnaît l'odeur. Âcre, mouillée, qui laisse un goût sirupeux sur la langue. Janvier entre dans la pièce voisine puis pivote lentement sur lui-même, scrutant l'obscurité baveuse. Les étagères pleines à craquer de volumes à la reliure de cuir. La table basse sur laquelle gisent les carcasses de parchemins froissés autour d'une jarre en terre cuite. Les carreaux de la fenêtre, leur ombre tracée dans un losange de clair de lune et... Là. Au mur. Une coulisse dorée, perceptible uniquement par le miroitement subtile à sa surface. Janvier s'en approche à pas feutrés, plaquant une main contre ses lèvres pour étouffer le goût dans sa gorge. De l'or de Pan. Il doit y avoir une fuite dans la plomberie, une fissure dans les vieux tuyaux. Du bout de la dégoulinure s'étire une nouvelle perle d'or qui éclabousse bientôt la petite flaque par terre. Janvier s'accroupit. De l'or de Pan. Toujours, de l'or de Pan. Toujours. Janvier se lèche les babines. Sa gorge se noue. De l'or de Pan. Sa langue devient pâteuse. De l'or de Pan. Toujours. Ses doigts flottent au-dessus de la flaque à la manière d'un rôdeur. Toujours, de...

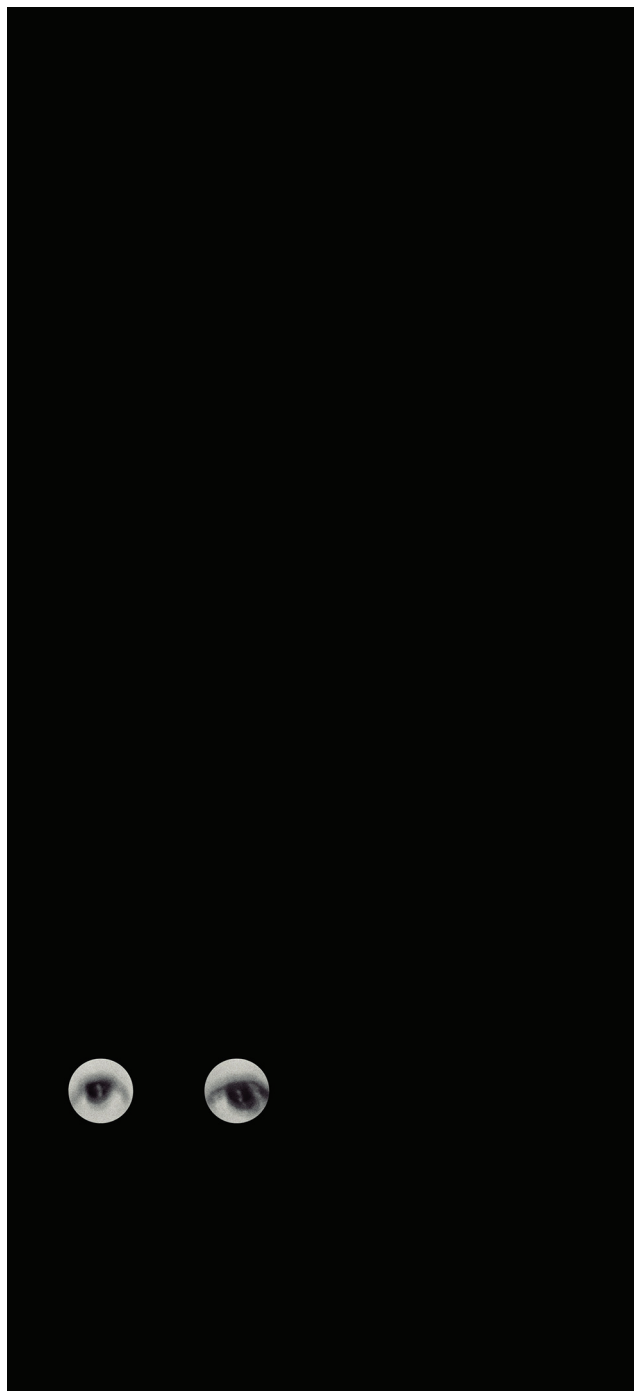
je me suis occupé de l'or de Pan la fuite s'est aggravée depuis cette nuit-là des seaux partout je déteste l'or de Pan Lytta a goûté aux fruits elle sait des choses et elle les garde pour elle je ne sais pas je ne sais pas à qui appartiennent les vêtements et la malle dans la chambre d'invité

L'assiette est maculée du jus cramoisi de la grenade. Janvier la ramasse aux pieds de Lytta. Le voile lui effleure la peau. Un premier contact. Après des semaines. Janvier déglutit, se relève, adresse un salut gêné à Lytta. Elle ne bronche pas d'un cil. Pas même un regard. Pas même l'ombre d'un souffle.

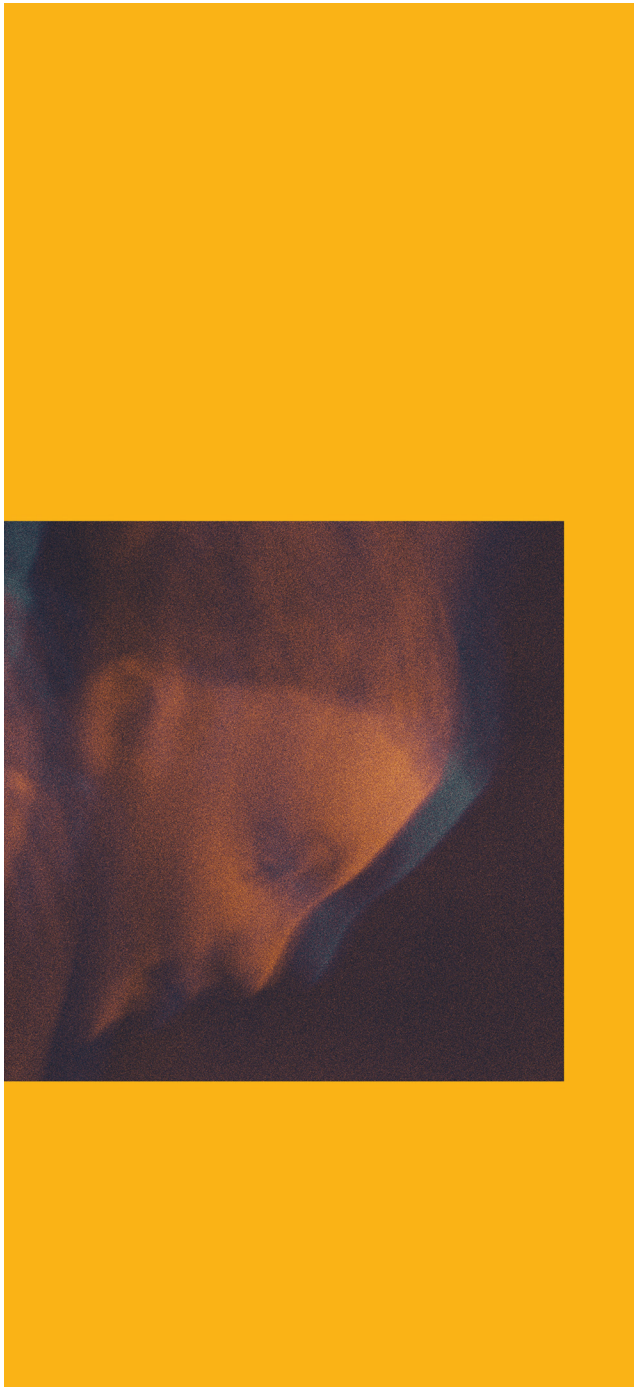
Janvier tourne sur ses talons lorsqu'un couinement siffle à travers la chambre rose. Il s'arrête, jette un œil par-dessus son épaule. Lytta demeure inerte et molle, or il jurerait avoir aperçu le voile s'agiter, comme parcouru d'un frisson. Un faible ricanement naît du silence et rampe jusqu'aux oreilles de Janvier. Lytta se met à gigoter sous le drap, secouée par des gloussements rauques et gras. La couronne de fleurs glisse sur son crâne, menaçant de dégringoler. Janvier essuie le coin de ses lèvres. Il refuse de baisser les yeux vers ses doigts. Il refuse de donner raison à Lytta. Il refuse de voir.

Il baisse les yeux. Tachés de rouge.

L'assiette s'écrase par terre. Janvier l'abandonne. Pousse la porte. Titube jusqu'aux marches. Grimpe au rez-de-chaussée. Débouche dans le couloir. Passe la cuisine. Trébuche. Passe la chambre d'invité. S'enferme dans la salle de bains. Verrouille derrière lui. Il s'adosse au mur, reprend son souffle, se rend au lavabo. L'eau du robinet coule entre ses doigts. Sa rumeur le calme, endort le charivari dans son esprit. Une toile de fissures strie le miroir au-dessus de l'évier, brise le reflet de Janvier en fragments hétéroclites. Il s'asperge le visage d'eau tiède. Son maquillage se brouille; une larme bleuâtre ruisselle du coin de son œil. Une larme bleuâtre. Il s'empresse de la faire disparaître du revers de sa manche. Il frotte, se râpe la peau, jusqu'à s'en rougir la joue. Il efface et s'efface, encore et encore. Il ne supporte plus son



CHARLES-WILLIAM BRIÈRE-GAUDET, *NORMAN*.



regard dans la glace. Il serre le poing. La toile de fissures. Les morceaux se détraquent. Ses pupilles se dilatent, tangent et chavirent.

Janvier frappe le miroir. L'impact résonne dans ses jointures, court le long de son avant-bras jusqu'à son coude, jusqu'à son épaule, comme une décharge électrique. Le miroir craque et se fendille. Encore.

je pense savoir je ne sais pas à qui appartiennent les vêtements et la malle dans la chambre d'invité Lytta rit comme une hyène est distante depuis quelque temps elle me soupçonne de manger les fruits à sa place c'est elle qui a la langue salie elle sait des choses elle refuse de me les dire et ça me rend furieux triste elle dit qu'elle ignore à qui appartient ce long cheveu roux que j'ai trouvé dans la chambre d'invité je ne la crois pas l'or de Pan me fait perdre le nord dégoûte partout de l'or de Pan je n'y goûterai pas je n'y goûterai pas je ne goûterai pas à l'or de Pan

L'or de Pan lui barbouille la figure et la langue et les mains. Il bave sur ses vêtements, sur sa gorge. Janvier lèche le mur, lèche les coulisses dorées qui y glissent comme des serpents. Il plonge la main dans le seau par terre, y saisit une poignée d'or liquide qui dégouline entre ses doigts alors qu'il la porte à sa bouche. Il s'en peint les lèvres, les yeux, le front. L'or de Pan l'aveugle et l'étouffe, le noie dans son abîme d'échos tordus. Janvier s'affaisse contre le mur. Il étire les lèvres en un sourire absent, exhibant ses dents où suintent écume et or de Pan. Toujours, de l'or de Pan. Janvier pouffe de rire et perd pied. Il s'écroule dans la mare glacée. Il se traîne jusqu'au couloir en s'aidant de ses coudes. Lytta est à la cave. Ses rires dégueulasses chantent partout dans la maison. C'est elle qui l'y a poussé. Pendant qu'elle se cache sous son drap, pendant qu'elle dévore jusqu'à

CHARLES-WILLIAM BRIÈRE-GAUDET, WIDOW WINDOW.

la moindre parcelle les offrandes du jardin, Janvier se débat avec les miettes qu'il lui reste. Des miettes. De vulgaires miettes de rien du tout. Lytta s'est retournée contre lui. Elle le pointe du doigt. Se moque de lui. Elle dit savoir ce qu'il a fait. Elle dit connaître sa vraie forme. Les fruits lui mentent. Elle mâchouille et recrache ce qu'ils lui racontent. Janvier sait à présent. L'or de Pan lui a ouvert les yeux. Il n'est pas ce que Lytta dit de lui. C'est elle la vicieuse, la jalouse, la tueuse.

Janvier tourne la poignée. La cave s'ouvre à lui, bouche béante des bas-fonds.

je me suis débarrassé d'elle enterrée dans le jardin ligotée par les racines du grenadier elle ne m'atteindra plus sa couronne épineuse détruite l'or de Pan m'a libéré je sais des choses j'ai jeté les vêtements et la malle par la fenêtre de la chambre d'invité je sais des choses maintenant la maison est silencieuse depuis qu'elle est partie j'aime le silence le silence l'absence de son souffle sillonnant les passages de la maison ma maison pas la sienne ma maison je sais des choses et je les garde pour moi

On sonne à la porte. Janvier se fige au bout du couloir, à l'autre extrémité du vestibule. Une silhouette pâle vacille derrière la vitre givrée de la porte d'entrée.

Une silhouette. À la porte.

Janvier ajuste le collet de son veston d'une main fébrile. Ses lèvres frémissent, hésitantes. Il se rend au vestibule. Lentement. Les lattes du plancher gémissent sous la semelle de ses chaussures. Les plaintes qu'elles poussent ressemblent à des cris étouffés, poussés par une gorge meurtrie, fatiguée. Janvier se masse la nuque, une main sur la poignée. Il reprend son souffle, hausse le menton, puis entrebâille la porte.

Un homme se tient sur le perron. Un homme à la chevelure rubigineuse, lissée vers l'arrière. Aux bras rachitiques et aux épaules voûtées. Le teint livide, presque translucide. Un visage grêle, aux joues creuses, marqué de demi-lunes mauves sous les yeux. Son torse nu révèle de vieilles blessures que Janvier reconnaît.

- Januarius, mon cher, pardonne-moi de te déranger, mais je crois qu'il est temps pour moi de revenir à la maison. Tu as gardé mes affaires ?

Un silence. Une lourdeur dense, écrasante. Janvier chancelle sur ses pieds. C'est impossible. Impossible. Lytta. Il l'a jetée. Dans le jardin. Le corps sous le voile. Il s'en est débarrassé. Il a creusé le trou de ses propres mains. A enseveli Lytta sous une couche de boue et de terre et de brindilles de ses propres mains.



CHARLES-WILLIAM BRIÈRE-GAUDET, BENNETT.

Les racines du grenadier; elles la gardaient prisonnière, bâillonnaient sa bouche perfide. Sa bouche à lui. Sa bouche. La bouche de Lytta. Janvier titube vers l'arrière, le regard fuyard. Il rebrousse chemin à reculons sous l'œil triste de l'homme à l'entrée. Janvier secoue la tête. Il doit voir par lui-même. Il le faut. Voir. Par lui-même.

Il descend les marches. Une par une. Inspire. S'étouffe. Une par une. Impossible. Le cadavre. Enterré. Oublié. Une par une. Les marches s'allongent. S'étirent. Se perdent dans la noirceur. La porte. Au fond. Là. Un pas. Un pas à la fois. Ses pieds. Lourds. Expire. Ses jambes. Molles et lentes. Trop lentes. La poignée. Là. Janvier la trouve. La saisit. Elle est glacée. Lui brûle la peau. Le marque de son sceau infini. Il la tourne. Inspire. Cherche

son souffle. Ouvre. D'un coup. Expire. Le drap. Le drap est poisseux, usé, troué. Mais c'est bien elle. C'est bien Lytta qui est assise au milieu de la chambre rose. Janvier lui arrache son voile en s'écroulant devant elle. Il se déchire entre ses doigts, tombe en lambeaux par terre. Une tête de chiffon rencontre son regard tordu. Une tête de chiffon, attachée à un corps de mannequin. Sans bouche. Sans nez. Sans yeux ni cheveux. Seulement un visage beige.

Et cette larme bleuâtre qui ruisselle du coin d'un œil invisible.

pardonne-moi Lytta



CHARLES-WILLIAM BRIÈRE-GAUDET. C1

ANNE ?

PAR CHARLES-WILLIAM BRIÈRE-GAUDET

Ça, c'est Anne. Ça, c'est encore Anne. Anne a un toupet. Anne est triste. Anne est perdue. Anne a une sacoche. Je suis capable de reconnaître Anne de dos. Elle c'est-tu Anne ? Si elle n'a pas de toupet, c'est pas Anne. Anne a un toupet. Anne sans toupet c'est pas Anne. Qui est Anne ? Si Anne est dans la foule, alors où est-elle ? Est-ce que c'est elle avec l'œil de verre ? Elle au foulard jaune, avec des boucles d'oreilles en

anneau ? Est-ce que c'est elle, Anne ? Et cette femme qui connaît la gamme de do, est-ce que c'est Anne ? Ça, c'est-tu Anne ? Anne je la reconnais de dos et là je ne la reconnais pas, alors c'est pas Anne. La femme derrière la plante, est-ce que c'est Anne ? Elle n'a pas de toupet, mais est-ce que ça pourrait quand même être Anne ? Est-ce qu'un toupet sans Anne peut être Anne ? Qui est Anne ? Est-ce que Anne est le bok choy ? Est-ce que le bok choy est Anne ? Qu'est-ce que Anne ? Ça, c'est pas Anne. Anne ? Non. Mais ça, là, c'est-tu Anne ? On dirait pas. Elle ne lui ressemble pas. Anne se ressemble. Si elle ne se ressemble pas, alors c'est pas Anne. Anne ressemble à Anne. Anne est asiatique ? Non, je ne crois pas. Anne c'est Anne. Ça, je le sais ça. Anne a un toupet et une sacoche et elle est parfois perdue. Anne marche dans les rues. C'est-tu elle, là ? Où ça ? Est-ce que Anne est un mime cleptomane ? Je ne pense pas, non. Ça lui arrive de cacher de petites femmes dans ses poches ? Non, c'est pas le genre d'Anne. Anne fait des choses qu'Anne fait. Qu'est-ce qu'elle fait ? Des choses d'Anne. Comme quoi ? Je ne sais pas. Est-ce qu'elle est du genre à s'amouracher de funambules flexibles ? Du tout, non. Anne peut ramper ? Si elle a des coudes, oui. Anne a des coudes ? J'imagine, je ne sais pas. Anne est simple. Anne c'est Anne. Je la reconnais de dos. Ça, c'est-tu Anne ? Non, on dirait pas. Alors, Anne est tout de ce qu'elle est, mais rien de ce qu'elle n'est pas ? Peut-être, ça dépend. Ça dépend de quoi ? Ça dépend d'Anne. Anne ?

Oui.



ÉLORA PÉRON, NOUS Y SERONS.

